Un jour peut-être...

Éditions R.A.P.F.

Christian KRIKA

© Christian KRIKA – 2014
www.christiankrika.com

ISBN (livre) : 978-2-9542217-7-9
ISBN (eBook) : 978-2-36845-181-6

Maquettes papier et numérique réalisées par IS Edition
www.is-edition.com

Photo de couverture :
Pierre Lombard, président de PLUME
www.association-plume.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

– Gweg et le diamant magique
Ed. R.A.P.F. – 2014

– Les chemins de l'espérance – Histoire de deux familles de paysans lorrains entre 1910 et 1945
Ed. R.A.P.F. – 2014. 1ère éd : Ed. de l'Officine – PARIS 2004.

– Gweg et l'enveloppe mystérieuse
Ed. R.A.P.F. – 2013

– Le secret de la vallée oubliée
Ed. R.A.P.F. – 2012

– Obsessions
Ed. Edilivre (collection coup de cœur) – PARIS 2011

– Gweg face aux compagnons de la mort
Ed. de l'Officine – PARIS 2010

– Le couloir du diable
Ed. de l'Officine – PARIS 2009

– La légende du cimetière maudit
Ed. de l'Officine – PARIS 2008

– L'énigme du chevalier de l'apocalypse
Ed. de l'Officine – PARIS 2007

– Le mystère des trois flambeaux
Ed. de l'Officine – PARIS 2006

– Les marais sauvages (épuisé) – 2002

– Le domaine des Hautes Terres (épuisé) – 2000

– Les sentiers de l'angoisse (épuisé) – 1999

– Le grand hiver - 1998

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont contribué à la correction de cet ouvrage.

À mon frère, trop tôt disparu, qui garde toujours sa place au fond de mon cœur…

Mathilde était descendue, comme tous les matins, jusqu'à la lisière de la forêt toute proche pour y ramasser quelques branches mortes. La brise de cette fin d'été caressait ses longs cheveux blonds. Christophe, son jeune frère, gambadait joyeusement autour d'elle en tirant parfois sur les franges de son fichu pour la taquiner. Depuis le début de la guerre, tous les jours, c'était la même chose : il fallait aller chercher du bois pour préparer la mauvaise saison. Les Allemands toléraient le ramassage du bois mort, mais cela n'était pas suffisant pour chauffer la maison et l'hiver précédent avait été difficilement supportable. La longue silhouette de la jeune femme se confondait avec le feuillage de la forêt, en ce début du mois de septembre 1942. Elle n'avait pas encore vingt ans mais secondait déjà beaucoup sa mère dans les tâches quotidiennes. Mathilde était l'aînée d'une fratrie de sept enfants : deux filles et cinq garçons. Christophe était l'avant-dernier et Juliette était la cadette. Tous les matins, la patrouille allemande les croisait martelant le sol du pas cadencé de ses soldats et, à chaque fois, la jeune femme remarquait le sourire aimable de l'un d'entre eux. Alors, doucement, un peu gênée, elle baissait ses jolis yeux clairs tandis que son frère, sans

prêter attention à tout ceci, se blottissait furtivement contre elle avec une réelle appréhension. Le père, André, était l'unique cordonnier du village tandis que la mère, femme chétive, s'épuisait à élever leur marmaille. Il n'y avait plus beaucoup de souliers à ressemeler en cette période trouble et la vie était pénible. Depuis 1940, l'occupant avait réquisitionné tout ce qui pouvait l'être ! Seul peut-être en zone libre, trouvait-on encore de quoi manger… mais rien n'était moins sûr. André avait toujours été un bon mari et un bon père. Il n'avait jamais levé la main sur sa femme ni même sur ses enfants et si parfois il avait pris la trique pour donner une bonne correction à René, l'aîné, le gosse en était à chaque fois ressorti indemne, courant bien plus vite que son père ! André, donc, était un homme calme et attentionné qui avait toujours tout fait pour préserver le bien-être des siens et, avant-guerre, tous les dimanches, il les emmenait en ville où chacun pouvait écouter l'entraînante musique de l'accordéon en dégustant des jus de fruits. À présent, il n'était plus le même : anxieux, coléreux et parfois agressif. Il lui arrivait souvent d'abattre un poing rageur sur la grosse table qui occupait le centre de la cuisine pour imposer le silence à sa maisonnée.

— André, je ne te reconnais plus, se lamentait parfois sa femme.

Alors, il baissait la tête comme un gosse que l'on réprimande, presque honteux de son comportement.

Un matin, alors que Mathilde était occupée à nettoyer l'atelier et que son père s'affairait au grenier, la cloche du magasin tinta. La jeune femme leva la tête surprise car cela n'arrivait plus aussi souvent qu'autrefois. Elle blêmit

en reconnaissant le jeune soldat allemand qu'elle croisait pratiquement tous les matins depuis plusieurs jours.

— Bonjour mademoiselle, murmura-t-il sans le moindre accent.

Elle demeura bouche bée, incapable de dire quoi que ce fût.

Le jeune homme la dévisagea. Elle baissa timidement les yeux.

— Bonjour monsieur, répondit-elle enfin. Vous… vous désirez ?

Il baissa le regard à son tour. Il aurait voulu lui dire que c'était elle qu'il désirait, qu'il l'aimait sans même la connaître, depuis le premier jour où il l'avait croisée dans la rue. Il aurait voulu lui dire qu'il guettait depuis un moment déjà, l'instant propice où il pourrait entrer dans le magasin en étant pratiquement sûr que ce serait elle qui le servirait mais il n'osa pas, évidemment ! Qu'aurait-elle pensé de lui, alors ? Il leva les yeux et masquant à peine son trouble, balbutia :

— Je… je voudrais… je voudrais une boîte de cirage.

— Oui, bien… de quelle couleur ?

Il parut réfléchir, comme si la question était inattendue. Peu lui importait la couleur, ni même le cirage. Il n'était venu que pour la voir, elle.

— Noir… oui c'est cela… du cirage noir.

— Vous… hem… vous parlez parfaitement notre langue…

Le visage du jeune homme s'éclaira.

— Oui… ma mère est Française et j'ai séjourné de longues années chez ma grand-mère à Moulins dans mon enfance… quelle région magnifique !

À cet instant des pas résonnèrent dans l'escalier.

— Pourrais-je vous revoir ? demanda subitement le jeune Allemand surpris lui-même de sa témérité.

Mathilde le dévisagea étonnée, sans se rendre compte que ses yeux, subitement devenus plus brillants que l'instant d'avant, trahissaient son trouble.

— Mon père arrive, il vaut mieux qu'il ne vous trouve pas ici… il… enfin… il n'apprécie pas trop votre présence… enfin je veux dire… celle de l'armée allemande.

Il lui adressa un sourire presque juvénile.

— Alors ? demanda-t-il.

Elle baissa timidement les yeux, un peu gênée, mais malgré elle, elle dut bien reconnaître que ce jeune homme lui plaisait beaucoup. Les pas se rapprochaient de seconde en seconde.

— Alors ?

— Bon…, murmura-t-elle. Tout à l'heure, disons vers sept heures… je serai dehors. Partez maintenant. Partez vite.

La porte qui conduisait à l'escalier du grenier s'ouvrit quasiment en même temps que se fermait celle du magasin.

— C'était qui ? demanda le père.

— Un soldat… un Allemand. Il… il voulait du cirage.

André cracha par terre.

— Du cirage ! Il ne peut pas aller en chercher dans sa caserne, il faut qu'ils viennent nous emmerder jusqu'ici. Saleté de Boches ! Saleté de guerre !

— Papa, c'est quand même un client…

— Ouais ! Ben j'espère que tu lui as fait payer le prix fort !

Un sourire éclaira le doux visage de la jeune fille, dessinant de tendres fossettes de part et d'autre de ses jolies lèvres. Elle reprit son ouvrage en chantonnant doucement.

— Tiens, voilà qu' tu chantes, maintenant ? Comme autrefois, remarqua le père.

Elle s'arrêta net.

— Non… continue, la supplia-t-il, ça met un peu de gaieté dans notre vieille bicoque.

La joie emplit son cœur et elle regretta un peu l'absence du phonographe, cassé pendant l'exode. Sa mère revint du marché où elle n'avait pas trouvé grand-chose à acheter, si ce n'est quelques carottes et des topinambours.

— Tiens voilà notre Mathilde qui chante ? Tu as l'air toute gaie ma belle. C'est bon va, continue donc, ça nous mettra un peu de baume au cœur.

Mathilde trouva l'après-midi interminable mais paradoxalement, elle se demanda pourquoi elle avait répondu favorablement à ce qui était, il fallait bien le reconnaître, des avances de la part de ce jeune Allemand. À présent la jeune femme était confrontée à un véritable dilemme. Devait-elle ou non aller à ce rendez-vous ? Elle se retira un peu dans sa chambre, prétextant une migraine

soudaine, pour réfléchir. « Ce soldat est quand même un ennemi » songea-t-elle mais aussitôt une autre pensée se précipita dans sa tête. Oui, bien sûr ! C'est un ennemi, mais c'est avant tout un être humain, avec un cœur et des sentiments ! Et puis… il lui plaisait beaucoup. « Il est séduisant pour un Allemand » murmura-t-elle. Cette réflexion la fit sourire : comme si les Allemands étaient moins séduisants que les autres. Sa décision était prise : elle irait au rendez-vous. De toute façon, cela ne pouvait guère porter à conséquence. Et puis, le couvre-feu n'était qu'à vingt heures.

À dix-huit heures trente, elle sortit.

— Un peu d'air frais me fera du bien, précisa-t-elle à sa mère.

— Je peux venir avec toi ? demanda Christophe.

— Non p'tit frère, je voudrais être tranquille.

Le gamin baissa la tête, vexé, c'était la première fois que sa sœur refusait qu'il l'accompagnât. Mathilde s'aperçut un peu inquiète qu'elle avait oublié de donner un lieu précis pour le rendez-vous. Elle ne pouvait rester devant le magasin de ses parents ni arpenter le trottoir comme une fille des rues. Que devait-elle faire ? Elle prit finalement le parti de marcher doucement vers la sortie du bourg. Mathilde n'eut pas longtemps à attendre. Au bout d'une dizaine de minutes, elle entendit un léger grincement derrière elle. Un cycliste arrivait à sa hauteur, c'était le jeune soldat de tout à l'heure dont elle ignorait jusqu'au prénom…

Mathilde continua à marcher et tous deux quittèrent le village en silence, dans la nuit tombante. Arrivés à

l'ancien lavoir, le jeune homme cacha sa bicyclette derrière et ils pénétrèrent dans le bâtiment. À cette heure, l'endroit était totalement désert.

— Merci d'être venue, déclara le jeune soldat.

— Je me demande pourquoi j'ai accepté, murmura Mathilde.

— On ne fait rien de mal…

— Je ne sais même pas comment vous vous appelez.

— Moi si, vous vous prénommez Mathilde, c'est un très charmant prénom.

— Co… comment le savez-vous ?

Il esquiva la question et son regard se perdit vers le village.

— Moi c'est Dieter, on peut traduire ça par Didier, je pense. »

Ils demeurèrent là un bon moment à discuter, puis l'heure du couvre-feu arriva. Ils se retrouvèrent, pratiquement à la même heure, une à deux fois par semaine, mais plus au vieux lavoir. Il y avait, un peu plus loin, une vieille maison en ruine, abandonnée depuis l'exode, c'était un endroit bien plus tranquille et l'on ne risquait pas de les y déranger. À présent, ils se tutoyaient et s'embrassaient, l'amour avait prit la place du simple flirt. Un soir, Dieter parla de la vie en Allemagne bien avant la guerre.

— Il faut reconnaître qu'on n'avait plus rien à manger. Mon père avait une fabrique qu'il a dû fermer. Puis les nazis sont venus au pouvoir, on a eu de la nourriture dans nos assiettes. Les chômeurs ont retrouvé du travail ! Pour ça, le peuple allemand leur est reconnaissant.

Il s'arrêta un court instant pour réfléchir peut-être à ce qu'il allait ajouter, puis reprit :

— On a eu à manger dans nos assiettes… mais… mais on a vu des vitrines de magasins cassées, des gens tabassés dans les rues, des livres brûlés.

— Des… des gens tabassés ? même en Allemagne ?

— Oui, petite Mathilde, même en Allemagne… là-bas, dans mon pays, on ne peut pas faire ce que l'on veut… les enfants sont enrôlés dans les jeunesses hitlériennes et malheur à ceux qui ne sont pas d'accord avec l'ordre établi.

— Mais vous ne pouvez rien faire ? Vous révolter, par exemple…

Le jeune homme eut un sourire presque moqueur.

— Non, *ils* sont partout, le pays est tenu par une poigne de fer. Ils ont des yeux et des oreilles partout ! Malheur à qui désobéit.

— Mais, il était possible de déserter de l'armée. Si tout le monde avait refusé de se battre…

— Non… déserter… non, c'est impossible, j'aime trop mon pays. Ma famille est toujours là-bas, ça signifierait la mort pour eux. Où irais-je d'ailleurs ?

— Mais tu m'as parlé d'une parente à Moulins…

— Ma grand-mère… oui. Mais elle est morte il y a quelques années et… je n'ai plus qu'un oncle pour toute famille, dans l'Allier. Non, je ne peux pas quitter l'armée, d'ailleurs, je ne le veux pas ! L'Allemagne est ma patrie et je dois défendre son sol. Vous ne pouvez pas comprendre ça, vous les Français…

Il s'interrompit net, non il n'avait pas voulu dire ça, il avait parlé trop vite.

— Je veux dire… enfin, pour vous, nous sommes des envahisseurs. Dans ton cœur, petite Mathilde, c'est nous, les Allemands qui sommes les méchants. Ce sont nos troupes qui ont attaqué la France, pas le contraire. Tu penses que c'est nous qui devons perdre la guerre… parce que c'est à cause de nous qu'elle a commencé.

Elle ne répondit pas, elle ne savait que penser. Tous ces événements la dépassaient. Elle ne demandait qu'à aimer et à être aimée. Elle regarda Dieter : comme les traits de son visage s'étaient soudain durcis ! Il n'avait connu que la misère, d'abord, puis était venue l'Allemagne d'Hitler ! Sa jeunesse s'était évanouie dans cet immonde cauchemar.

Ils demeurèrent un long moment sans parler, puis il serra Mathilde très fort contre lui et ils se donnèrent l'un à l'autre. Dès que la guerre serait terminée, quel qu'en fût le vainqueur, ils se marieraient, Mathilde le savait ! Il ne pourrait en être autrement ! C'était écrit quelque part dans les étoiles ! Et l'enfant qu'elle lui donnerait peut-être un jour grandirait à leurs côtés dans un flot de bonheur intense. Mathilde vit Dieter encore deux fois dans le courant de la semaine suivante puis, un soir qu'elle l'attendait au lieu habituel, il ne vint pas. Elle attendit une demi-heure… trois-quarts d'heure. L'inquiétude naquit dans son cœur puis elle perçut un craquement. « Enfin » pensa-t-elle. Elle se précipita vers la porte aux planches disjointes et découvrit une silhouette trapue qui se découpait dans la pénombre. C'était un soldat allemand qu'elle ne connaissait pas.

— Qui… qui êtes-vous ? demanda-t-elle surprise.

L'autre parlait très mal le français mais il lui tendit un billet sur lequel un message était griffonné à son intention :

« Petite Mathilde… ma chérie,

Ma compagnie a été obligée de quitter subitement la caserne pour une destination inconnue… je t'aime, ne t'inquiète pas pour moi…

À bientôt… je t'embrasse…

Dieter »

Dans les jours qui suivirent, la jeune femme découvrit que la compagnie du jeune soldat était partie grossir les rangs des armées du front de l'Est, quelque part en Russie. *Radio Paris* relatait, à grand renfort de propagande, les revers de l'Armée rouge et les victoires écrasantes de la Wehrmacht. Moscou n'allait pas tarder à tomber sous le rouleau compresseur de l'envahisseur. Bientôt toute la Russie de Staline serait sous le joug des armées d'Hitler.

Au fil des jours suivants, Mathilde sombra dans la mélancolie, n'ayant plus goût à rien ! Le doute s'insinua en elle, puis une sorte de panique lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était enceinte. Elle décida, pour être sûre, d'aller consulter un médecin, mais pas le docteur Faucourt, qui était le médecin de famille, et en qui elle n'avait pas particulièrement confiance. Elle avait peur, dans le cas où ses craintes se confirmeraient, que la nouvelle se répandît rapidement au village, les souillant un peu plus, sa famille

et elle. Elle se rendit à la ville voisine, le médecin confirma ce qu'elle redoutait tant et c'est en pleurs qu'elle sortit de son cabinet. La naissance aurait lieu vers la fin juin ou au début du mois de juillet. Mon Dieu, pourquoi ? Pourquoi ?

De retour à la cordonnerie, Mathilde n'eut pas le courage d'affronter le regard de ses parents et monta directement dans sa chambre, qu'elle partageait avec Juliette.

— Mathilde, ma petite, tu es malade ? demanda sa mère.

N'obtenant pas de réponse, elle s'approcha de l'escalier.

— Mathilde ?

— Bah, laisse-la donc, grogna son mari qui n'avait rien remarqué.

Mais Jacqueline n'en resta pas là et gravit, inquiète, l'escalier qui montait aux chambres. La porte n'était pas fermée à clef, la mère entra sans frapper et aperçut sa fille recroquevillée, en pleurs, sur le grand lit aux draps roses qu'elle partageait avec sa sœur.

FIN DE L'EXTRAIT